

Le texte-tabernacle : à propos de la "Dixième Promenade" de J.-J. Rousseau

Autor(en): **Clément, Pierre-Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1982)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE TEXTE-TABERNACLE

à propos de la «Dixième Promenade» de J.-J. Rousseau

Ce récit, qui ne répète pas celui des *Confessions*, suggère une relation amoureuse épurée, où la rencontre avec l'autre ne menace pas l'altérité d'un *moi* essentiellement narcissique, dont la crainte est «de se voir à la discrétion de l'autre» (*O. C.* III, 181; Vaughan I, 184). Le texte garde trace du dernier désir de l'écrivain: se disculper d'avoir renoncé au Paradis et à l'âme sœur pour s'engager dans la carrière des lettres.

Au professeur L.-J. Austin

Pour célébrer le deuxième centenaire de la mort de J.-J. Rousseau, je me propose d'étudier un texte qui est lui-même une célébration.

Cette dixième promenade est sans doute le dernier texte littéraire de Rousseau: six jours plus tard, celui-ci se rendait à Ermenonville, où la mort devait le surprendre le 2 juillet, un mois après Voltaire. S'agit-il, comme on l'affirme généralement, d'une promenade inachevée? Rien ne le prouve de façon décisive. Il est vrai que le manuscrit, couvert de ratures, est encore à l'état de brouillon. Mais c'est également le cas des 8^e et 9^e promenades, qui sont certainement des textes achevés. Faut-il, pour appuyer l'idée d'une rédaction interrompue, tirer argument de la brièveté du morceau? Mais cette brièveté ne peut être induite que par comparaison avec les autres promenades, qui sont effectivement toutes beaucoup plus longues. Si aucun indice sûr ne nous permet de considérer cette dernière promenade comme inachevée, il n'en sera pas moins intéressant de chercher à saisir la portée exacte des dernières lignes et les raisons que Rousseau put avoir d'en faire la

Conférence prononcée à l'Université de Cambridge (Faculty of Modern & Medieval Languages), le 22 février 1978.

conclusion de son texte ou, simplement, de renoncer à poursuivre son récit.

Quels sont les mobiles, souvent secrets, qui mobilisent nos pouvoirs de sympathie et d'attention? Serait-ce que les premiers mots de cette *Rêverie*, qui se contentent de simplement constater, recouvrent de leur charme l'ensemble du texte? Et pourtant, dès le début, une promesse nous est faite, qui n'est pas tenue par la suite: «Aujourd'hui jour de Pâques fleuries...» L'auteur, touché par la grâce d'un jour de fête, va-t-il, comme le fait si souvent Stendhal, surgir dans le texte et nous faire part de l'émotion présente? Les *Rêveries* offrent peu d'exemples où le temps de l'écriture coïncide, comme ici, avec celui de l'événement narré. Ailleurs l'écart minimum entre le temps des énoncés et celui de l'énonciation est d'un jour. J'en ai relevé deux exemples, au début des 4^e et 6^e promenades. Mais dans la 10^e promenade, «le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui» disparaît dès la seconde phrase, et la page de «journal» que nous pouvions espérer se fait aussitôt oublier au profit du récit autobiographique qui reprend son cours. Ce n'est que 25 lignes plus bas que le souvenir de Pâques fleuries sera récupéré pour être aussitôt inséré dans une séquence narrative, où l'émotion d'un moment unique et daté se banalise par la répétition et par le caractère hyperbolique de la déclaration: «Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie...» (30)¹

Quel est le sujet de cette dernière *Rêverie*? On peut légitimement se poser la question, puisqu'il s'agit d'un récit qui fait double emploi avec celui des *Confessions* (la 10^e promenade est en cela semblable à la 5^e). Il ne saurait s'agir d'une simple variation sur un thème connu. Si Rousseau prend la plume en ce matin du 12 avril 1778, c'est sans doute que le plaisir de rêver à la période la plus heureuse de sa vie l'emporte. Mais ne veut-il pas aussi apporter une nouvelle preuve, toute poétique, et dire, dans cette évocation ultime, ce qu'il n'avait qu'imparfaitement dit jusqu'alors?

L'objet de cette 10^e promenade serait-il un nouveau portrait de M^{me} de Warens? Mais on remarquera que l'image de Maman est assez vite esquissée: une indication d'âge («elle avait 28 ans», 3), quelques traits descriptifs, de caractère tout à fait général («une femme charmante, pleine d'esprit et de grâce», 8; «une femme pleine de complaisance et de douceur», 45). De toute évidence, il n'est pas question de refaire le récit très circonstancié des *Confessions*: il s'agit ici de *suggérer*, en deux pages essentielles, ce que furent les années savoyardes, qui avaient été retracées dans

plusieurs livres des *Confessions*. Aussi ce nouveau récit nous intéresse-t-il par ce qu'il élimine aussi bien que par ce qu'il conserve des événements.

Dans la 10^e *Rêverie*, le moment de la possession est éludé (Genette parlerait ici d'éლისion de l'événement principal). Le point culminant semble être atteint dès le tiers du texte: «Longtemps encore avant de la posséder je ne vivais plus qu'en elle et pour elle» (25). Le moment de l'initiation sexuelle est ainsi désigné par anticipation, comme simple repère temporel, et l'idée d'un amant triomphant et heureux est aussitôt effacée par la séquence négative qui suit: «Ah! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien!» (26). On remarquera en outre l'ambiguïté du verbe *posséder*, qui apparaît à deux reprises. La première fois, dans la séquence que je viens de citer, le sens n'est pas douteux: «avant de la posséder» signifie évidemment: avant de devenir son amant. Mais, 30 lignes plus loin, nous lisons: «J'avais besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédais. J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue...» (60). Dans ce passage, le verbe *posséder*, pris dans son acceptation la plus générale, est synonyme d'*avoir*, et cette interprétation est renforcée par les mots «selon mon cœur». Cela revient à dire que Jean-Jacques, sentant le besoin d'une amie qui répondît aux aspirations de son cœur, l'avait trouvée en M^{me} de Warens. On soulignera aussi le parallélisme des tournures, que des nuances très fines différencient à peine: «j'avais besoin — j'avais désiré... je la possédais — je l'avais obtenue». L'image de la nature et celle de l'âme sœur, dont Jean-Jacques ne saurait se passer pour connaître un bonheur *plein* et sans faille, se confondent innocemment. Cet état de *plénitude* une fois atteint, la passion n'a plus de place dans le récit: elle s'efface au profit de ces «soins affectueux» (65), qui ne sont qu'un redoublement des «occupations champêtres» (66). Le désir, comblé, ne vise plus rien d'extérieur à lui-même: il s'immobilise dans la passivité bienheureuse («Je ne désirais rien que la continuation d'un état si doux», 66).

On prêtera attention au fait que le terme «rencontre» ne figure pas dans la phrase inaugurale; il n'apparaîtra qu'au quart du récit (19). Au début, il n'est question que de *connaissance*. Le verbe «connaître» — que l'on aimerait pouvoir écrire, avec Claudel, co-naître — oriente tout de suite le récit dans le sens d'une expérience intérieure, faisant passer au second plan l'événement extérieur et les intrigues dans lesquelles Jean-Jacques allait se trouver impliqué. L'entente immédiate, la «sympathie des âmes»

dont parlent *Les Confessions* (I, 52), est présentée comme allant de soi. Les sentiments tendres de M^{me} de Warens sont parfaitement naturels; ceux de Jean-Jacques le sont encore plus («s'il n'était pas étonnant... il l'était encore moins», 7). Ce qui est significatif au contraire et digne de fixer l'attention du lecteur, c'est l'effet de cette rencontre sur la vie de Rousseau («Mais ce qui est moins ordinaire est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie», 12). Ces conséquences inattendues sont probablement l'essentiel de ce que le texte veut dire: elles transforment une vie ordinaire en un destin exceptionnel et certifient que Rousseau, malgré le complot, est resté le *même*. Le dernier récit autobiographique, tout entier suspendu à ce matin de Pâques fleuries, annule ainsi le temps écoulé et restaure l'intégrité de l'être. Le récit des *Confessions*, qui se veut plus précis, ne recourt pas à l'expression, consacrée sans doute, mais infiniment plus poétique de *Pâques fleuries*. Il se contente de dire: «C'était le jour des Rameaux de l'année 1728» (I, 48).

La principale conséquence de cette rencontre mémorable, c'est que Rousseau, dont la nature était jusqu'alors labile et dangereusement disponible, va prendre racine et se déterminer pour la vie entière: «Mon âme... n'avait encore aucune forme déterminée» (17). «Je sus donner à mon âme encore simple et neuve la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardée toujours» (48). Rien de plus insistant que ce thème de la *fixité* du destin dans la 10^e promenade ou dans les *Confessions*: «Ce premier moment *décida* de moi pour toute ma vie» (13). «Ce retour *fixa* ma destinée» (24). «Cette uniformité était précisément ce dont j'avais le plus grand besoin pour achever de *former* mon caractère, que des troubles continuels empêchaient de *se fixer*» (I, 178-9). Avant l'installation à Annecy, Jean-Jacques n'était que ferveur sans objet et attente de l'âme sœur qui devait le révéler à lui-même: «Mon âme attendait dans une sorte d'impatience...» (17). Désormais sûr de ce qu'il est, éclairé sur sa propre «nature», il est en possession des richesses qui sommeillaient en lui: «Je fus moi pleinement et sans obstacle» (32). M^{me} de Warens, par sa présence discrète et aimante, lui permet de jouir d'une liberté totale, de se quitter à peine pour se retrouver dans un autre fait à son image. Aucune contrainte extérieure ne vient gauchir l'élan premier de la nature, tout semble favoriser l'épanouissement de ce que Jean-Jacques est dès l'origine: la bonté originelle, semble-t-il, a trouvé son accord avec le monde réconcilié, où le mal n'existe pas. Le paradis des Charmettes est le moment où Jean-Jacques, libre de

toute contrainte, peut enfin laisser s'émanciper ses aspirations profondes, qui sont consubstantielles à son être: «J'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachements, je ne faisais que ce que je voulais faire» (62). C'est la liberté de l'individu isolé qui s'est développée dans la solitude champêtre. Dans l'état civil, le citoyen du *Contrat social* connaîtra un autre genre de liberté, mais il importe de remarquer qu'elle s'explique aussi par le fait que l'individu, pour avoir librement renoncé à sa liberté, se retrouve également assujetti à lui-même: «Chacun, s'unissant à tous, (n'obéit) pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant...», «Chacun se donnant à tous ne se donne à personne.»²

La 8^e promenade faisait déjà état de ces prédispositions innées pour le bonheur: «Tout me ramène, écrivait Rousseau, à la vie heureuse et douce pour laquelle j'étais né» (I, 1081). Tout ce qu'il entreprend est le résultat d'une libre décision, comme si la bonté originelle, tous obstacles écartés, n'avait qu'à développer ses effets. Cette idée insiste, de toute évidence, dans le texte de la 10^e promenade: «Je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être» (46). «Je sus donner à mon âme... la forme qui lui convenait» (48). «Je ne faisais que ce que je voulais faire» (64). La relation avec M^{me} de Warens, l'âme sœur et l'amante, n'introduit dans ce tableau idyllique du premier âge de l'humanité aucune dissonance: image maternelle, fondue dans le paysage lui-même, elle est un double de la nature, avec quelque chose de plus enveloppant et de moins passif. «Petit», transparent sous son regard, s'abandonne avec confiance. Dans sa maladie, il lui avait déclaré: «Vous voilà dépositaire de tout mon être; faites en sorte qu'il soit heureux» (I, 221). Il lui suffit de savoir son amie accordée à son âme, une fois pour toutes. Pour observer son comportement secret et découvrir ses vrais sentiments, nul besoin de l'anneau de Gygès: «Moi qui pense avoir lu dans son âme», écrit-il dans *Les Confessions* (I, 52). Et, quelques lignes plus bas, ceci qui me paraît essentiel: «A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans désirs, j'en avais; mais sans inquiétude, sans jalousie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé? C'est une question qu'il ne m'est pas plus venu dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même si je m'aimais, et jamais elle n'a été plus curieuse avec moi» (I, 52). Narcissisme? Je vois plutôt ici un refus de la condition séparée, une recherche de l'unité fusionnelle, un retour à l'indistinction originelle avec la mère. Le bonheur se situe en deçà du conflit

œdipien, dans un espace rassurant où le désir, mal défini, ne vise rien. Il est significatif que le passage cité mette en lumière précisément l'*absence de jalousie*. Dans son dernier écrit, Rousseau rêve à cet amour exemplaire qu'il connut auprès de M^{me} de Warens — auprès plus qu'avec. Il épure le récit des *Confessions*, qui ne pouvait éluder les obstacles de la sexualité. La dimension sexuelle de la relation amoureuse est évacuée du récit: Maman éprouve pour son protégé de la «bienveillance» (7) ou de la «complaisance» (45). Jean-Jacques ne croira éprouver que de la «reconnaissance», incapable de discerner alors les «sentiments plus tendres» qui s'éveillent en lui à son insu (11). Le verbe «aimer» n'apparaît qu'une fois, et c'est dans une remarque de caractère très général: «J'ai besoin de me recueillir pour aimer» (54).

Grâce à M^{me} de Warens, Jean-Jacques a pu vivre deux expériences difficilement conciliables, ou du moins rarement simultanées: la rencontre avec l'autre et la découverte de ce qu'il y a de plus secret et de plus intime en lui-même. Le centre de gravité du texte tient peut-être en ces quelques mots: «Je fus moi pleinement sans mélange et sans obstacle» (32). Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce thème l'un des leitmotivs des *Rêveries*. On pouvait lire, dans la première promenade: «Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois *pleinement moi et à moi* sans diversion, sans obstacle» (I, 1002). Déclaration que la neuvième promenade reprend en termes encore plus explicites: «Je ne suis *à moi* que quand je suis seul, hors de là je suis le jouet de ceux qui m'entourent» (I, 1094). Les idées développées dans la «Morale sensitive» (I, 408-9) nous auraient permis de mieux comprendre comment Rousseau, «agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui» et «presque passif dans une vie aussi orageuse» (40), a pu sembler parfois si *dissemblable à lui-même*. Mais auprès de M^{me} de Warens il lui fut facile de préserver simultanément la présence à soi et la présence à autrui. La transparence des cœurs abolissait toute vie séparée, et se demander si Maman l'aimait, c'était, nous l'avons vu, se demander à lui-même s'il s'aimait.

Si la 10^e promenade évoque avec tant d'émotion contenue le temps où Jean-Jacques fut lui pleinement, c'est que l'obsession du «complot» est toujours présente à l'horizon des *Rêveries*, malgré les pages où il n'est question que de sérénité retrouvée. Ce que Rousseau ne cesse de déclarer depuis des années, c'est que l'image que les autres ont de lui ne correspond pas à celle qu'il en a lui-même. Il y a le Jean-Jacques-pour-autrui et le Jean-Jacques-pour-lui-même, qu'une gloire trop tapageuse a cruellement dissociés, et

que les *Dialogues* avaient tenté de réduire à l'unité. Avec l'invention du «complot», nous assistons aux efforts d'une imagination traquée, qui s'efforce de donner un visage ou une consistance à ces regards accusateurs, dont elle se sent cernée depuis toujours. Si l'élaboration du «complot» vaut une diminution d'angoisse à la conscience coupable, Jean-Jacques n'en sera pas moins réduit à proclamer jusqu'à son dernier souffle: «Mon âme est innocente!» (I, 989). Rien de plus important pour lui, dans ces conditions, que de savoir et de faire savoir qu'il a connu, dans sa jeunesse heureuse, un temps de plénitude où il adhérerait parfaitement à lui-même, avant que la triste célébrité ne crée cette division de l'être dont il ne supporte pas l'idée. Rousseau se persuade qu'il est le *même*, identique à ce qu'il était à Chambéry, où le *dedans* et le *dehors* imprimaient à son âme un même mouvement. C'est ainsi qu'à ce thème du «complot», partout présent dans *Les Rêveries* (1^{re}, 2^e, 6^e, 7^e, 8^e et 9^e), répondra celui du *bonheur*: Jean-Jacques, «le plus sociable et le plus aimant des humains, [...] a été proscrit par un accord unanime» (I, 995). Mais dans *Les Rêveries*, évoquant les extases passées ou récentes, il saura faire comprendre que si un homme a eu la vocation du bonheur, c'est bien lui. Cette thématique du bonheur parcourt l'ensemble du recueil (promenades 2, 5, 7 et 9). Mais les promenades 2 et 5 sont plus importantes, puisqu'elles nous font accéder, dans les profondeurs de l'être, à la permanence du moi, que l'ascèse dépouille de tout ce qui est contingent: l'évanouissement de Mênilmontant suggère le bonheur d'une conscience qui revient à la vie après avoir tout oublié. Libre enfin de toute préoccupation extérieure, Rousseau touche à l'origine de l'être (I, 1005). Quant à la 5^e promenade, trop souvent commentée pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici, elle est bien le point culminant des *Rêveries*, puisqu'elle nous fait part d'une expérience exemplaire, qui apporte une ultime confirmation aux œuvres théoriques: l'homme, pour peu qu'il fasse le vide en lui, reprend contact, par le sentiment de l'existence, avec les sources premières de son être (I, 1047). Ce développement fait écho à l'évocation de l'homme de la nature, dans le second *Discours*, où les déterminations négatives («sans... sans... sans») réduisent l'homme à sa seule existence (III, 159-160).

Mais dans la 10^e promenade se pose une question essentielle, quoique à peine filigranée dans le texte: par la volonté de qui le bonheur des Charmettes a-t-il pris fin? «Je ne désirais rien que la continuation d'un état si doux», lit-on à la fin (66). Cependant, nous étions avertis dès le début que les dernières années ne s'expli-

quaient que par un « enchaînement » fatal, dû à l'intervention de circonstances étrangères à la volonté de Rousseau: « Ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours » (13). Les couples d'adjectifs, par leur balancement régulier, font sentir la fragilité de ce bonheur: « délicieux mais rapide (22)... courts et rapides (29)... cet unique et court temps de ma vie (31)... ce court mais précieux espace (37)... durant ce petit nombre d'années (44) ». Comment Jean-Jacques a-t-il passé de l'immobilité au mouvement, de la passivité bienheureuse à la décision d'infléchir le cours de sa vie? Pourquoi l'homme heureux décide-t-il de sortir du paradis terrestre? (On peut songer à Candide et à Cacambo qui font la sottise de quitter l'Eldorado: « Les deux heureux résolurent de ne plus l'être. ») Mais les dernières lignes de notre texte nous apprennent que la décision n'est pas imputable à Rousseau: une inquiétude, née de la situation matérielle de M^{me} de Warens, introduit une dissonance dans le paradis des Charmettes. Face à cette menace de détérioration, dont l'esprit aventureux et peu réaliste de M^{me} de Warens est seul responsable, Rousseau se voit obligé de réagir: il entreprend de parfaire ses connaissances, et la solide culture qu'il va acquérir sera à l'origine de sa carrière d'écrivain, et, par voie de conséquence, de ses malheurs. Il reproduit ainsi l'histoire de l'humanité découvrant malgré elle la perfectibilité, qui était en elle comme une « faculté dormante » (J. Starobinski).

Si Jean-Jacques est devenu écrivain, la transformation s'explique donc par des causes extérieures: l'homme heureux des Charmettes ne désirait « que la continuation d'un état si doux » (66). C'est donc, paradoxalement, par peur de voir sa situation changer qu'il décide d'entreprendre des études et de changer quelque chose à la vie bucolique qui lui convenait et le comblait: « Ma seule peine était la crainte qu'il ne durât pas longtemps, et cette crainte née de la gêne de notre situation n'était pas sans fondement » (67).

On constatera que cette *Rêverie*, qui se donne dès l'abord pour une célébration et un hommage posthume à la sœur d'élection dont le rôle fut providentiel, contient cependant deux séquences négatives. La première concerne Wintzenried; l'allusion à ce rival trouble-fête, qui n'est pas désigné ouvertement, est comme emportée par l'élan lyrique de la phrase, où ne semble insister que l'amour de l'ami évincé: « Ah! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien! Quels paisibles et délicieux

jours nous eussions coulés ensemble!» (27). La seconde, que nous venons de relever, vise M^{me} de Warens et ses entreprises financières, qui la conduisent à la ruine.

On sait le reproche que Rousseau se fait, lorsqu'il évoque la dernière visite à Maman, déchu moralement et matériellement. Ce n'est pas dans *Les Rêveries*, mais dans le livre VIII des *Confessions* que se trouve cet aveu. L'auteur y confesse sa faute sans détour: «Il fallait tout quitter pour la suivre... Je n'en fis rien» (I, 391). Dans la dernière *Rêverie*, il n'est plus question de s'accuser. Les détails tristes, qui jetteraient une ombre sur les années heureuses, sont délibérément écartés du récit, au profit de ce tableau idyllique, où tout est transfiguré par l'amour. M^{me} de Warens avait envoyé Jean-Jacques à Turin pour qu'il s'y convertît. Le texte ne retiendra de cette apostasie que les quelques mots où le jeune prosélyte n'écoute que les raisons du cœur: «Elle m'avait éloigné. Tout me rappelait à elle, il y fallut revenir» (23). La maison rustique des Charmettes, où Jean-Jacques abrite son bonheur, n'est aperçue qu'à grande distance, mêlée au paysage: «Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asile» (55). Enfin l'examen du manuscrit nous apprend que les dernières lignes contenaient une allusion trop appuyée aux désordres pécuniaires de Maman: «Je résolus de... rendre un jour à la meilleure des femmes *dans sa détresse* l'assistance que j'en avais reçue *dans la mienne*.» Rousseau, comme le remarque Robert Osmont³, «bannissant de son esprit l'image de cette détresse», ne garde de la phrase que ces simples mots: «Je résolus... de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avais reçue» (74).

Le cycle des *Rêveries* s'achèverait sur l'évocation de ce moment où Rousseau, entreprenant des études, compromet sans le savoir le bonheur qu'il voulait préserver. Ainsi la riposte au malheur engendre des effets qui ne sont plus maîtrisables. L'existence paisible et obscure devient destin, et la conclusion de la dernière promenade rejoint les premières lignes de la première: «Me voici *donc* seul sur la terre» (I, 995). Cet exorde solennel pose déjà le malheur présent comme la conséquence d'un état antérieur, et le *donc*, si insolite au début d'un ouvrage (il ne le sera plus en tête de la seconde promenade), ne renvoie à aucun texte antérieur, mais à l'idée du «complot» qui se dresse devant nous comme une évidence première et inéluctable: les études, la carrière d'auteur, la gloire, les grandes œuvres, ont fait de Jean-Jacques l'ennemi des auteurs et de la société dont ils sont solidaires.

Mais si *Les Rêveries* rejoignent, par les dernières lignes, l'évo-

cation du «complot» qui en forme le début, on peut aussi voir, dans la 10^e promenade, la survivance du rêve de bonheur fait jadis auprès de M^{me} de Warens. La «vision prophétique» d'Annecy, où le «son des cloches» d'un «jour de grande fête» (I, 107) mêlait son charme à la grâce d'une première «rêverie», devait connaître son accomplissement quelques années plus tard, aux Charmettes (I, 244). Mais celui que le «complot» a cru pouvoir «enterrer tout vivant» (I, 996) connaîtra encore, en ce jour de Pâques fleuries de 1778, une miraculeuse palingénésie. Le temps écoulé est annulé, et l'image du bonheur, toujours présente, nimbe de sa grâce indicible la dernière extase. Rousseau, après cette ultime rêverie, peut prendre congé. Comme il l'avait annoncé d'ailleurs dans une note rapide relevée sur une carte à jouer: «Ainsi mon livre si je le continue doit naturellement finir quand j'approcherai de la fin de ma vie.»⁴

La 10^e promenade attestera ainsi que Rousseau avait reçu de la nature une aptitude peu commune au bonheur. L'existence glorieuse l'avait aliéné à lui-même, mais l'obscurité retrouvée — la *nullité* comme il aime à dire (I, 1000, 1056, 1059) — l'a rendu à lui-même: «Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens; mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu» (I, 1084).

Mais cette dernière *Rêverie* sera aussi le *monument* destiné à perpétuer le souvenir de «la meilleure des femmes» (75). «Monument» (*monumentum*), c'est-à-dire «tout ce qui consacre et manifeste, tout ce qui garde le souvenir» (Littré). Et le *texte-monument* peut être compris comme la réponse différée au vœu qu'exprimait la séquence lyrique du second livre des *Confessions*: «Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place!... Quiconque aime à honorer les *monuments* du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux» (I, 49). Dans un autre passage, Rousseau voit en ses écrits autobiographiques les «*monuments* de (son) innocence» (I, 1001). Si le balustre d'or devait préserver le lieu réel de la rencontre miraculeuse — celui de l'épiphanie — le *texte-mausolée* sera aussi, dans la pensée de Rousseau, l'espace clos où l'événement, à jamais fixé dans la trame des mots, s'inscrira dans la mémoire des hommes.

Mais l'événement affectif (qui est aussi avènement) ne saurait se figer dans le texte, dont les prestiges de l'art ont su faire un organisme toujours vivant et mouvant, producteur d'une vérité qui n'est pas toujours celle que l'auteur a cru y mettre. Tout texte, comme la morte de Mallarmé, est porteur d'une demande, d'un

appel à la postérité («Pour revivre il suffit qu'à tes lèvres j'emprunte / Le souffle de mon nom murmuré tout un soir»). Pour mieux répondre à cet appel, le lecteur d'aujourd'hui saura aussi se prêter au désir investi dans l'œuvre et se laisser porter, le temps d'une lecture, par le texte.

Pierre-Paul CLÉMENT.

NOTES

¹ Les références doubles (ex: I, 1084) renvoient aux tomes et aux pages des *Œuvres complètes* (Pléiade, 1959-1969). Les références simples (ex: 75) désignent les lignes du texte de la 10^e promenade dans le tome I de la même édition. Les mots soulignés dans les citations l'ont été par moi.

² *Du Contrat social*, I, 6. Cette crainte persistante de se voir assujetti à l'autorité d'autrui (aussi bien de celle, maléfique, d'Abel Ducommun que de celle, bienveillante, de l'abbé de Gouvon) est au cœur de la problématique de Rousseau. Sur ce point, les théories politiques se conforment exactement aux problèmes de la subjectivité de l'auteur du *Contrat social*. Ce thème-clef, capable d'expliquer l'origine de la pensée politique et le comportement de l'individu Rousseau, trouve sa formulation la plus nette dans le *Discours sur l'inégalité*: «Dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un [est] de se voir à la discrétion de l'autre...» (III, 181; Vaughan I, 184.)

³ *Annales JJR*, 23, 1934, p. 113.

⁴ Carte N° 1, édition critique Marc Eigeldinger, *Revue neuchâteloise*, N° 5, été 1970, p. 17.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

Robert Osmont: «Contribution à l'étude des *Rêveries du promeneur solitaire*. La vie du souvenir et la naissance de l'œuvre», *Annales JJR*, XXIII (1934), pp. 7-135.

Robert Ricatte: *Réflexions sur les «Rêveries»*, Paris, Corti, 1960.

Marcel Raymond: *Jean-Jacques Rousseau. La quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, 1962.

Jean Starobinski: «Rêverie et transmutation», in: *De Ronsard à Breton. Hommages à Marcel Raymond*, Paris, Corti, 1967. (Repris dans *La Transparence et l'Obstacle*, Gallimard, 1971.)

Arnaud Tripet: *La Rêverie littéraire: Essai sur Rousseau*, Genève, Droz, 1979.

ÉDITIONS

Spink, Paris, Didier, 1948.

Raymond, Paris, Droz, 1948.

O. C. I, Paris, Gallimard, 1959.

Rodier, Paris, Garnier, 1960.

